

LE PRINCE DES SOTS

Le titre du troisième roman de Malcolm Bradbury, publié en 1975, est devenu une expression proverbiale, citée dans les titres de journaux ou reprise par d'autres écrivains (comme *The History Boys* d'Alan Bennett) sans aucune référence explicite à sa source. Si l'on veut comprendre pourquoi *L'homme à Histoire* (*The History Man*) a laissé une empreinte si profonde dans la conscience collective britannique et dans la langue anglaise, il convient de resituer le roman dans son contexte historique – ou plutôt ses contextes (car il y en a deux).

On colle souvent à Bradbury l'étiquette de romancier universitaire (*campus novelist*), mais dans son œuvre, comme dans tous les meilleurs exemples du genre, le petit monde de l'université est un théâtre qui permet de mettre en scène et d'examiner des problèmes plus larges. *L'homme à Histoire* se déroule presque intégralement dans et autour de l'université de Watermouth, une ville fictive située sur la côte sud de l'Angleterre, mais le roman s'attaque à un phénomène international, à savoir le mouvement de transformation révolutionnaire de la vie sociale, politique et culturelle qui a surgi dans l'Europe occidentale et aux États-Unis à la fin des années 60, et qui a fixé l'agenda politique du camp progressiste jusqu'à son épuisement à la fin des années 70. C'était un phénomène complexe, mêlant de nombreux éléments très différents, depuis le marxisme et le maoïsme jusqu'à la musique rock et les drogues récréatives, mais c'était avant tout une rébellion de la jeunesse contre le vieil ordre patriarcal, en grande partie inspirée par des gourous d'âge mûr, et qui est apparue dans les universités en plein essor du monde de l'après-guerre.

J'ai abordé ce phénomène à ma manière, avec insouciance et légèreté, dans mon roman *Changement de décor*, publié la même année que *L'homme à Histoire*. L'approche de Bradbury était plus sombre et inquiète. L'université d'East Anglia, qu'il a rejointe après son départ de l'université de Birmingham (où nous avons été collègues) en 1966, était l'une de ces nouvelles universités d'internat construites en Angleterre dans les années 60 au milieu de paysages champêtres, à la lisière de cités historiques ou de petites villes aristocratiques. À l'époque, elles apparaissaient comme des lieux branchés et exaltants, engagés dans l'innovation pédagogique, et donc très ouverts à la nouvelle contre-culture. Mais toutes les institutions de l'enseignement supérieur étaient touchées. Les étudiants, rassemblés et brusquement libérés du contrôle parental, étaient tout disposés à l'illumination idéologique et à l'expérimentation sexuelle, au risque parfois de subir l'endoctrinement et l'emprise de leurs professeurs.

Bradbury observait tout cela avec une délectation satirique à l'égard de ses absurdités et contradictions, et avec une sérieuse inquiétude à l'égard de ses effets socio-culturels – notamment le rejet programmatique de valeurs qui lui étaient chères : le respect de l'individualité, la responsabilité morale de chacun devant ses actes, le progrès social par le consensus plutôt que par le conflit, et ce que l'un des vestiges de l'humanisme de gauche dans le roman, Henry Beamish, appelle d'une manière assez mystérieuse « l'affection pour les gens que je connais, et la douceur des relations humaines ».

L'action du roman se déroule très exactement en 1972, au moment précis où l'accès d'enthousiasme révolutionnaire de la fin des années 60 commençait à faiblir, et où ceux qui avaient accroché leur wagon à cette *Zeitgeist* cherchaient à prolonger l'élan. Le personnage principal

est l'un d'eux, un professeur de sociologie dans la trentaine appelé Howard Kirk. La sociologie était la discipline phare des Sciences humaines à l'époque, notamment dans les nouvelles universités, car c'était un vecteur idéal des nouvelles idées progressistes. Les départements de littérature étaient eux aussi bien disposés à l'égard de la contre-culture, quoiqu'également divisés, mais la principale opposante aux idées de Kirk dans le roman, et la porte parole « du progressisme, de l'humanisme, et de la responsabilité morale », est une professeure de littérature anglaise : Annie Callendar. C'est elle qui le qualifie, dans une formule universitaire, d'« homme à Histoire ».

Dans *Misère de l'historicisme* (1961), le philosophe Karl Popper définit l'historicisme comme « une approche des sciences sociales qui considère que son but essentiel est la prédiction historique, et qui considère que l'on peut atteindre ce but en découvrant les “rythmes”, les “motifs”, les “lois” ou les “tendances” qui sous-tendent l'évolution de l'Histoire. » Le marxisme est l'exemple moderne le plus évident de ce type de pensée, et c'est aussi la principale, mais pas la seule, source d'inspiration du radicalisme de Howard Kirk. Il a en permanence les mots « Histoire » et « inéluctable » à la bouche. Il croit que la trame de l'Histoire vient d'entrer dans une phase critique à partir de laquelle va naître un nouveau monde de liberté et de possibilités humaines, et que c'est son devoir de l'y aider en échafaudant ses propres trames de plus petite dimension.

L'homme à Histoire a désarçonné beaucoup de lecteurs qui avaient apprécié l'humour plus sympathique des romans précédents de Bradbury. Même ceux qui admiraient le livre ne le trouvaient ni plaisant ni réconfortant, tandis que ceux qui lui résistaient et qui rejetaient ses sous-entendus ne pouvaient pas le lâcher. L'inconfort venait du fait qu'il n'y a aucun personnage avec lequel le lecteur puisse s'identifier, ni aucune indication de l'auteur

pour orienter l'interprétation et le jugement. Le livre parvient à capter même le lecteur le plus rétif en proposant un récit extrêmement construit et un style verbal particulier, étrangement hypnotique. Voilà comment ça commence :

Et voilà, c'est de nouveau l'automne ; tout le monde rentre chez soi. La trêve estivale, pendant laquelle les gens prennent leurs vacances, les journaux rétrécissent, l'Histoire elle-même semble bafouiller et s'interrompre, est terminée. Mais les journaux se remplissent de nouveau et retrouvent leur épaisseur ; on dirait que des choses se passent ; de retour de Corfou et de Sète, de Positano et de Leningrad, les gens garent leur voiture et leur camping-car devant chez eux, et ouvrent leur agenda, et téléphonent à d'autres gens. [...] Partout il y a de nouveaux événements, de nouvelles indignations ; les gens intelligents analysent ce monde automnal, et le poil des libéraux et des radicaux se hérissent, et de nouvelles têtes apparaissent, et le soleil brille par intermittence, et le téléphone sonne. Et donc, sensibles à cette atmosphère, des gens, appelés les Kirk, un couple bien connu, décident d'organiser une fête.

C'est la voix de l'auteur – complice, sardonique, et cultivée, mais aussi détachée, impersonnelle, opaque. La narration, ici, et dans presque tout le roman, se fait au présent, non pas à la manière d'un conteur qui raconte quelque chose qui a déjà eu lieu, mais plutôt comme l'équivalent verbal d'une caméra, qui accompagne les personnages à travers l'espace et le temps vers un avenir inconnu. Si vous ouvrez le livre au hasard, vous verrez des blocs de texte dense, dans lesquels les phrases descriptives et les dialogues sont rassemblés sans aucun commentaire interprétatif ni dévoilement des pensées secrètes et des sentiments des personnages au discours indirect libre. Quand il se réveille le matin après la fête : « Dans la tête

de Howard, il y a l'image sèche d'une personne: Felicity Phee, une constellation de boutons au-dessus de ses seins.» Mais on n'est pas autorisé à voir plus loin dans l'esprit de Howard: on ne découvre pas ce qu'il pense du fait d'avoir couché avec son étudiante la nuit précédente. Le passage se poursuit ainsi:

Il active ses mécanismes musculaires; il sort du lit et marche à travers les débris de la fête et l'impitoyable lumière du jour, en direction de la salle de bain. Il urine dans la cuvette; il sort son rasoir de l'armoire à pharmacie et déplie le fil. Il introduit la fiche du rasoir dans les deux trous noirs situés sous le globe blanc de la lampe.

Il y a des centaines de phrases comme celle-là. Elle sont presque entièrement débarrassées de toute métaphore (ce qui signifie que la moindre ébauche métaphorique, comme «impitoyable» et «trous noirs» produit un effet puissant) et manquent complètement de ce que les rhétoriciens appellent «la variation élégante», l'évitement de la répétition verbale et syntaxique. Le style du livre est plein de répétitions volontaires, parfois poussées à l'extrême: «un nettoyeur est en train de nettoyer le sol avec des nettoyeurs.»

Cette absence troublante de profondeur ou d'intériorité dans le récit parodie la négation, implicite dans l'idéologie déterministe de Howard, de la conscience individuelle humaine sur laquelle l'humanisme de gauche est fondé. Cela ne signifie pas pour autant que le roman est dénué de pensées, de sentiments, d'angoisses et de désirs. Les personnages parlent de tout cela de manière obsessionnelle. Pourquoi Henry Beamish, l'ami et collègue de Howard, a-t-il autant d'accidents? Pourquoi sa femme Myra veut-elle le quitter? Pourquoi Barbara Kirk est-elle malheureuse? Qu'est-ce que Felicity Phee attend de Howard? Pourquoi

est-il un tel coureur de jupons? Ces questions reviennent sans cesse dans les dialogues entre les personnages, mais leurs réponses se contredisent entre elles, ou se contredisent elles-mêmes. Le lecteur doit piocher et choisir celle qui lui fournira sa propre interprétation de l'histoire.

L'essentiel de l'action se déroule durant la première semaine du semestre d'automne. Nous y voyons Kirk régner sur sa fête comme un Prince des Sots, commencer sa liaison de domination avec Felicity Phee tout en continuant à coucher avec sa collègue Flora Beniform et essayer de coucher avec Miss Callendar, manigancer un mouvement de contestation complètement factice sur le campus, et discriminer scandaleusement l'un de ses étudiants en raison de ses idées conservatrices. Quand on croit que cette dernière action va précipiter sa chute, Kirk part à la recherche de l'alliée de l'étudiant, Annie Callendar. Il se renseigne auprès de l'homme qui l'a amenée à sa fête, un « personnage à l'air dépressif [...] qui, dix ans plus tôt, a produit deux romans à peu près connus et raisonnablement bien accueillis, et remplis, comme les romans d'alors, de scrupules moraux et d'inquiétude. » Le romancier (on devine sans peine de qui il s'agit) refuse de dire à Howard où elle habite, mais ce dernier parvient à dénicher son appartement désuet, et il la séduit pour l'entraîner dans son lit désuet. Elle hésite, rechigne, mais finit par accepter.

Aucun élément de *L'homme à Histoire* n'a suscité plus de controverses et de désaccords parmi ses lecteurs que la capitulation d'Annie Callendar devant Howard Kirk. Les féministes et les moralistes traditionalistes en furent tout aussi déçus et choqués. Des couples se disputèrent. Ce qui offensa la plupart des gens, c'est qu'un personnage qu'on voit satisfaire son propre ego sous couvert de soutenir une révolution collective n'ait pas ce qu'il mérite, comme le développement de l'intrigue semble nous le promettre, mais qu'il parvienne à échapper au châtimeur, et même

à triompher à la fin de l'histoire. D'après moi, Bradbury voulait dire par là que l'humanisme de gauche, avec la tolérance et les questionnements qui lui sont inhérents, reste toujours vulnérable face à ceux qui pensent détenir le monopole de la vérité; mais on peut aussi y voir l'aveu que les représentants de l'humanisme de gauche, dans le roman, sont des mous, et y déceler une forme d'admiration pour l'énergie et la détermination que Kirk déploie pour faire en sorte que des choses arrivent.

Le roman n'a pas rencontré un succès immédiat. Les critiques étaient mitigés, certains ne comprenant pas son style. Il n'a pas fait partie de la sélection du Booker Prize, et ce ne fut pas un bestseller. Il a été écrit contre l'air du temps, et les *bien pensants**, peu importe l'admiration qu'ils éprouvaient en secret pour sa verve satirique, n'osaient pas le défendre publiquement. Mais, peu à peu, il s'est imposé comme l'un des livres essentiels des années 70.

Et puis, au début de la décennie suivante, il a connu une seconde vie et atteint un public beaucoup plus large, grâce à la télévision. En 1981, la BBC a diffusé une mini-série en quatre épisodes, très fidèlement et intelligemment adaptée par Christopher Hampton. Elle s'est avérée être un jalon important de la télévision britannique, et a fait d'un jeune acteur peu connu, Antony Sher, une star dans le rôle principal, mais le climat politique était très différent de celui dans lequel le roman avait été écrit et publié. Les Conservateurs de Mme Thatcher avaient remporté les élections de 1979, et s'étaient engagés dans un programme politique qui cherchait à renverser tout ce que les Kirk et leurs amis avaient défendu. La droite radicale était en pleine ascension, et ses experts ont vu dans *L'homme à Histoire* la confirmation que les universitaires de gauche corrompaient l'âme de la jeunesse. Les universités firent l'objet de coupes budgétaires draconiennes au cours des années 80, et la sociologie, notamment, tomba en disgrâce.

Postface

En 1999, un écrivain du *Prospect Magazine* fit remonter le déclin de la sociologie dans le champ académique à la parution de *L'homme à Histoire*. En bref, la critique que fait Malcolm Bradbury du radicalisme de gauche, du point de vue de l'humanisme de gauche, fut confisquée et vulgarisée par le radicalisme de droite. Bradbury lui-même déploirait et désavouait cette utilisation de son histoire, et les producteurs de la série télévisée, comme s'ils avaient anticipé cette réaction, ajoutèrent un commentaire à la fin du générique du dernier épisode: «Howard Kirk a voté pour les Conservateurs aux élections de 1979», bien que cela semble hautement improbable. On ne peut pas contrôler ou modifier si facilement les significations d'une fiction.

Il est difficile de séparer réception du roman et réception de sa version télévisuelle, mais l'un des effets positifs de cette dernière fut de pousser plus de gens à lire le premier, et à l'établir, durablement, comme un classique moderne. Le radicalisme contre-culturel qu'examine le roman fait désormais lui-même partie de l'Histoire, tout comme (du moins en Grande-Bretagne) le radicalisme de droite qui lui a succédé. Mais il y a de nos jours de nouvelles formes de radicalisme, des fondamentalismes divers, et *L'homme à Histoire* est toujours d'actualité, nous mettant en garde contre ce qui peut arriver quand, d'après les mots de WB Yeats: «Les meilleurs ne croient plus à rien, les pires / Se gonflent de l'ardeur des passions mauvaises.»

David Lodge

Article initialement paru
dans le *Guardian* le 12 janvier 2008